



1.

***La escalera de Bramante* de Leonardo Valencia,
roman hélicoïdal, Bogota, Seix Barral / Editorial
Planeta, 2019, 621 p.**

COMPTE-RENDU DE LECTURE PAR EMMANUELLE SINARDET

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE,

CRIIA CENTRE DE RECHERCHES IBÉRIQUES ET IBÉRO-AMÉRICAINES,

ÉTUDES ROMANES - EA 369

CENTRE D'ÉTUDES ÉQUATORIENNES

esinardetseewald@parisnanterre.fr

1. Rarement choix de titre aura été aussi judicieux. Il est une excellente métaphore du quatrième et dernier roman de Leonardo Valencia (Guayaquil, 1969), auteur équatorien remarqué à juste titre pour son recueil de nouvelles *La luna nómada* (1995) et ses romans *El desterrado* (2000), *El libro flotante* (2006) – doté d'une version interactive en ligne, libroflo-tante.net – et *Kazbek* (2008). Professeur de littérature à l'Université Andina Simón Bolívar de Quito, Leonardo Valencia est également l'auteur de l'essai auquel se réfèrent de nombreux équatorianistes, *El síndrome de Falcón* (2008). Fruit d'un long travail d'écriture et de correction de huit années, le volumineux et dense *La escalera de Bramante* s'inscrit dans cet ensemble, notamment par ses jeux intertextuels, et participe là de la création d'un univers original, désormais familier du lecteur. Ce dernier y retrouve notamment Kazbek, l'apprenti écrivain du roman éponyme, et Peer, l'artiste bienveillant aux fidèles disciples. *La escalera de Bramante* reprend aussi plusieurs thèmes devenus récurrents, l'amitié et l'amour indéfectibles (comme l'illustrent respectivement les relations entre Álvaro et Raulito et entre Raulito et Laura) ou le nomadisme des personnages, quasiment tous voyageurs ou déplacés, confrontés au déracinement et à la nostalgie des origines perdues. La quatrième partie du roman est du reste intitulée « Alquimia de la errancia », alchimie douloureuse de trajectoires toujours plus ou moins subies pour la survivante de la Shoah (Dora Lerner), le peintre exilé (Landor), l'enfant transhumant de diplomates

expatriés (Álvaro), les guerrilleros d'*Alfaro vive carajo !* – quoique le groupe ne soit jamais explicitement nommé – condamnés à la clandestinité (Laura, Rogelio), l'espion subversif aux identités labiles (le mystérieux Tal-tibio) ou l'agent anti-subversif aux couvertures multiples (Dacal).

2. La forte teneur métatextuelle est une autre caractéristique de la production de Valencia, qui s'interroge ici sur les conditions de la création de l'œuvre, qu'elle soit littéraire, musicale ou plastique. La plupart des personnages de *La escalera de Bramante* sont des artistes en quête d'eux-mêmes à travers – et en raison même de – leur errance spatiale ; une quête parfois inaboutie, à l'instar des efforts vains d'Álvaro, figure de la stérilité créative et de la frustration artistique. Obsédé par la couleur rouge à laquelle il ne parvient jamais à donner corps picturalement, en dépit des nombreuses théories qu'il soumet à son ami Raulito dans d'intenses conversations retranscrites *in extenso*, Álvaro demeure ce peintre raté dont l'errance géographique dit aussi l'absence d'ancrage artistique. Raulito, son alter ego inversé, devient en revanche un artiste mondialement célèbre, mais il est simultanément broyé par une sorte de *fatum* implacable aux formes fuyantes, par l'alcoolisme d'abord, par un mal mystérieux ensuite – le syndrome de Korsakoff – qui ronge sa mémoire et l'aliène. Les échanges entre ces deux amis de lycée et des Beaux-arts, qui occupent une grande partie de l'espace textuel, sont reconnaissables dès la première ligne à leurs multiples (et savoureux) équatiorianismes, mais aussi au recours au style indirect libre, extrêmement vivant. De sorte que la trame narrative semble s'organiser autour de l'amitié d'Álvaro et de Raulito, figures inversées mais complémentaires de l'artiste confronté à un processus de création éluif et nécessairement éprouvant, invitant le lecteur à partager leurs préoccupations esthétiques. Mais la trame s'appuie aussi sur la trajectoire d'un autre artiste, le peintre d'origine allemande Kurt Landor qui, au seuil de la mort, finit par réaliser son grand projet, un cycle de peintures si finement décrites que le lecteur pourrait les croire « vraies ». Après quelque quarante ans, il achève également le portrait de Dora Lerner, sa muse mystérieuse, rescapée de Theresienstadt où elle a rencontré Desnos, autre trajectoire-trame qui traverse les deux précédentes.

3. Il nous est impossible de citer tous les artistes, œuvres, mouvements, écoles, techniques, évoqués dans les fragments qui composent les six parties de l'ensemble. Ils habitent littéralement les narrations, quelle que soit la forme de celles-ci, hétéroclite – dialogue, lettre, récit autobiographique,

rapport, essai académique, entre autres. Ils contribuent à donner à l'ensemble sa cohérence, au-delà de son hétérogénéité. L'érudition indéniable n'est pourtant jamais empruntée : elle est mise au service de l'exploration des personnages. Captés dans leurs doutes, ambivalences et contradictions, ils acquièrent une attachante épaisseur psychologique. L'érudition, parce qu'elle est alliée à de multiples jeux inter, extra et méta textuels, participe aussi d'une forme de brouillage entre fiction et réalité : les œuvres fictionnelles sont abordées avec et comme les œuvres réelles. Les êtres de fiction côtoient d'ailleurs une foule de personnages bien réels. L'obsession d'Álvaro pour le rouge est évidemment le pendant chromatique du bleu d'Yves Klein, un des artistes de la fiction. Surtout, si l'érudition manifeste n'est jamais pesante, c'est qu'elle est elle-même happée et mise en mouvement par la dynamique qu'évoque le titre du roman, l'escalier de Bramante.

4. En effet, à travers le renvoi, dès le titre, au célèbre escalier du musée du Vatican, admiré pour sa double hélice vertigineuse, l'auteur pose d'emblée l'architecture narrative de son roman comme une spirale sans fin ; la première partie, au demeurant, s'intitule « Movimiento perpetuo ». La mise en mouvement se trouve ici au cœur même du projet littéraire. Elle se manifeste bien sûr dans le mouvement constant des personnages, dans leurs multiples déplacements d'un continent l'autre, le cas échéant d'une langue l'autre, où les trajectoires spatiales sont aussi les avatars de voyages intérieurs : Bogota, Quito, Guayaquil, Paris, Dresde, Berlin, Barcelone, Genève, New York, Rome, Kriebethal (le village de Landor), divers ports de la Costa Brava... Ces trajectoires, parallèles d'abord – la deuxième partie a pour titre « Vidas paralelas » –, se croisent puis s'entrecroisent, avant de se prolonger et de se ramifier pour tisser la trame narrative sur plusieurs décennies, de la Seconde Guerre mondiale aux années 2010. Les échos *a priori* dissonants, les éléments épars s'organisent peu à peu dans le vaste mouvement d'ensemble, un mouvement dont le lecteur est aussi partie prenante, puisqu'il lui revient d'œuvrer à la mise en musique de ces voix multiples et hétérogènes – différentes figures du narrateur sont déclinées avec une remarquable habileté. Nous l'aurons compris, la prouesse architecturale évoquée par le titre confère à l'ensemble une touche borgésienne.

5. Mais l'escalier de Bramante auquel il est fait allusion à plusieurs reprises dans la narration est également celui de Quito, moins connu, qui relie la place San Francisco à l'église du même nom, au cœur de la ville coloniale. Comme le montre le dessin d'architecte reproduit à la page 511, cet

escalier, observé en hauteur, forme un cercle parfait, nouvel avatar du mouvement perpétuel. Il est également doté d'un centre duquel partent les marches, telles des ondes, métaphores des flux de fragments narratifs qui se succèdent en oscillations. Enfin, lorsqu'on monte les escaliers de Bramante depuis la place, le demi-cercle convexe se métamorphose et devient concave, évocation de la dynamique en spirale que provoque le tourbillon d'événements, de voix narratives, de personnages, d'espaces : ils reviennent constamment, mais transformés, sous des angles différents, et métamorphosés, depuis de nouvelles perspectives. Les jeux d'échos et de reflets tiennent alors du kaléidoscope, à l'instar des retours du magnifique Requiem para Sidney Bechet d'Araceli Gilbert (1913-1993), qui accompagnent et scandent la narration.

6. À cet égard, *La escalera de Bramante* invite à faire l'expérience d'une lecture plastique, où on choisirait librement les fragments à lire. Car, tout comme la trajectoire d'un personnage dessine un roman dans le roman, chaque fragment fonctionne comme un texte autonome, doté de sa propre logique. Le remarquable essai (p. 377) rédigé par Kazbek sur l'œuvre de Landor en témoigne : formellement texte dans le texte, il est un fin pastiche de l'essai académique, matériaux critiques, notes de bas de page et illustrations à l'appui. Il se présente également comme un hommage à *Doktor Faustus* de Thomas Mann, ouvrage par ailleurs évoqué à plusieurs reprises, si bien que la figure de Kurt Landor tend à se superposer à celle d'Adrian Leverkühn, l'artiste de fiction plus vraisemblable – et véritable ? – que l'artiste réel.

7. L'escalier de la Plaza San Francisco a été inspiré des projets de Bramante (1444-1514), dont on ignore comment ils ont pu parvenir à Quito. Ils n'ont jamais pu être réalisés en Europe – le double escalier hélicoïdal du Vatican attribué à Bramante est en réalité l'œuvre de Giuseppe Momo – et c'est finalement dans le nouveau monde, à Quito, qu'ils ont pris forme. D'une certaine façon, l'Équatorien Leonardo Valencia rejoue cette rencontre enfin possible des aspirations, rêves et continents. *La escalera de Bramante* est bien le roman polymorphe et multidimensionnel capable de mettre en relation et de bâtir des ponts ; ces ponts sont aussi bien thématiques – du mythe de l'artiste du Paris Bohême aux combats des guérillas latino-américaines – et spatiaux – Europe, Amérique –, que temporels – époques historiques, âges de l'humanité – et génériques – arts plastiques, musique, poésie, roman, essai... On réinterprète alors rétrospectivement la

citation de Robert Desnos mise en exergue : “los discípulos de la luz solo inventaron tinieblas”. Les trajectoires sinueuses, les figures déclinées, les métamorphoses incessantes, en ondes extensives, créent une alchimie littéraire où, certes, la lumière produit l’ombre, mais où l’ombre peut aussi se faire lumière.